10 Fevrier, 1846.

JOURNAL SEMI-HEBDOMADAIRE,

ON S'ABONNE :

A Montreal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Quebec, CHEZ M. J. TARDIF, agent, AU PALAIS DE JUSTICE.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTERAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, REDACTEUR EN CHEF.

Éducation. Industrie. Progrès.

Vol. III. No. 4

PARAISSANT LES Mardi et Vendredi.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.
(Payable d'avance.

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, ... £1 0 0
Abonnement à l'Album Mensuel, Litteraire et Musical, seul, . . . £1 0 0
Aux deux publications reunies, ... £1 10 0

PRIX DES ANNONCES.
Six lignes et au-dessous, premiere insertion, ... 2s.-6d.
Dix lignes et au-dessous, premiere insertion, ... 3s.-6d.
Au-dessus par ligne, ... 4d.
Toute insertion subsequente, le quart du prix.
(Affaires chez les Editeurs.)

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

HISTORIENS MODERNES DE LA FRANCE.

M. Thiers.

Nous sommes bien en retard avec M. Thiers : il vient de publier son *Histoire du consulat et de l'Empire*, et nous ne lui avons pas encore payé l'examen qui lui est dû comme à l'historien le plus populaire de la révolution, au publiciste le plus habile et le plus considérable qu'ait porté la presse libérale des quinze ans. Nous allons tâcher de le faire ici, en traitant pour plus de simplicité à l'écrivain, et en laissant en dehors l'orateur et l'homme politique qui a grandi depuis, qui s'est de plus en plus développé à travers des phases diverses, et qui n'a pas encore dit son dernier mot. M. Thiers, à dater du jour de son arrivée d'Aix à Paris, jusqu'au manifeste du *National* le 27 juillet 1830, c'est là notre sujet pour le moment ; et le sujet est riche, il est attrayant et varié, il prête déjà dans ces limites où nous le circonscrivons aujourd'hui, à un jugement impartial, incontestable, bien actuel pourtant, et dont plus d'un trait se réfléchira sur les circonstances présentes de ce merveilleux esprit, si fécond chaque jour en preuves nouvelles. La carrière de M. Thiers se partage en deux moitiés distinctes, et il a su déjà se faire tout un passé ; et à travers tout, comme jet naturel, comme vivacité brillante et fraîcheur, jamais esprit n'est resté plus voisin de sa source et plus le même.

Né à Marseille en 1797, élève à titre de boursier au lycée de sa ville natale, M. Adolphe Thiers alla, vers la fin de 1815, suivre les cours de droit à la faculté d'Aix. Dans les hautes classes de ses études à Marseille, il était devenu, nous dit-on, assez bon humaniste et latiniste, mais surtout il avait poussé les mathématiques en vue de la carrière militaire à laquelle tout alors se rapportait. *L'Empire tombant*, il se tourna vers le droit et commençait à y réussir. Ces années d'études à Aix ont laissé des traces. C'est là qu'il se lia avec M. Mignet de cette inaltérable et indissoluble amitié qui les honore tous les deux, d'une de ces amitiés que si peu d'hommes de talent savent *contracter inviolable entr'eux après la jeunesse*. Tout en s'appliquant sérieusement à sa profession d'avocat, M. Thiers s'occupait beaucoup, à cette époque, de philosophie, de haute analyse speculative, soit mathématique, soit même métaphysique ; l'optimisme de Leibnitz le tentait, et Descartes ne lui était pas du tout indifférent. Cette préoccupation chez un esprit aussi pratique, et qui s'en est montré assez dégagé depuis, pourra paraître singulière à ceux qui ne savent pas combien ces natures actives qu'on voit aboutir ensuite sur tel ou tel point ont été capables, dans leur avidité première, de toutes sortes d'essais, d'entrains curieux en tous sens et de préparations studieuses. On a quelque témoignage de cette veine de réflexions philosophiques et morales dans un *Eloge de Vauvenargues*, sujet qu'avait proposé l'académie d'Aix, et pour lequel M. Thiers obtint le prix. Ce prix pourtant ne fut point remporté d'emblée, et l'anecdote s'en est conservée assez piquante. Dans cette ville du midi, toute fervente encore des passions de 1815, le jeune avocat libéral était fort protégé et encouragé par un magistrat de vieille roche, M. d'Arlotan de Lauris, *qui goûtait son esprit* et présageait ses talens. A la vivacité avec laquelle M. d'Arlotan défendit au sein de l'académie le discours anonyme, mais qui n'était pas un secret pour lui, les adversaires politique devinèrent qu'il s'agissait de M. Thiers, et il s'arrangèrent pour faire remettre le prix à l'année suivante, *comme si le morceau ne se* trouvait digne en effet que du second rang. Le lauréat évincé ne se tint pas pour battu, et, aux approches du terme fixé, il fabriqua en toute hâte un nouveau discours, qu'il fit cette fois arriver de Paris par la poste. Le secret fut bien gardé. La cabale s'empressa, comme c'était immanquable, d'admirer l'éloge nouveau-venu et de l'opposer au précédent, si bien qu'on lui décerna le prix, et à l'autre seulement l'accessit. Or, en décachetant les noms, il se trouva que tous deux étaient de M. Thiers. Qui fut confus ? messieurs les académiciens. Qui rit de bon cœur ? M. d'Arlotan. Cette espièglerie, venant couronner le vrai talent, eût achevé d'établir à Aix la réputation du jeune avocat, si M. Thiers n'était parti vers ce temps-là même pour la capitale.

Nous retrouvons dans un article du *Constitutionel* (30 novembre 1821) un extrait de cet *Eloge de Vauvenargues* et les principaux points que le jeune auteur y avait touchés ; Montaigne, La Rochefoucauld, La Bruyère, y ont chacun leur esquisse au passage, et ces appréciations des moralistes par une plume de vingt-trois ans nous semblent justes autant que delicates, et de cette net été déjà dont l'heureux style de M. Thiers ne se départira jamais. A propos de Montaigne, par exemple il dira :

" Montaigne, élevé dans un siècle d'érudition et de disputes, accablé de tout ce qu'il avait lu, et n'y trouvant aucune solution positive, préfère le doute comme plus facile, et peut-être aussi comme plus humain, dans un temps où l'on s'égorgeait par conviction. Aimant tout ce qu'aimait Horace, et comme lui *placé dans un siècle où il n'y avait pas mieux* à faire, il célèbre le plaisir, le repos, et se fait une voluptueuse sagesse. Parlant de lui-même naturellement et volontiers, ce savant avant le règne des bienséances, il est naïf, original, un peu cynique ; il fatigue par son érudition qui est de trop dans son livre comme *dans sa tête ; il doit beaucoup au tour piquant* de son esprit, mais beaucoup à sa langue ; il instruit, mais plus souvent il fournit, pour les vérités usuelles, des expressions inimitables. Tout homme qui aime une heureuse oisiveté, qui au milieu des guerres civiles ne sait où est la patrie, au milieu des disputes où est la vérité ; qui est prudent, réservé, franc toutefois, parce qu'il s'estime, cet homme sera Montaigne, c'est-à-dire un indifférent que Solon eût condamné, mais dont nous aimons, nous, la douceur, la grace et la prudence."

La Bruyère n'y est pas moins justement saisi, et on y peut noter un trait de finesse *pénétrante* :

" La Bruyère avait un génie élevé et véhément, une ame forte et profonde. Logé à la cour sans y vivre et placé là comme en observation, on le voit rire amèrement, et quelquefois s'indigner d'un spectacle qui se passe sous ses yeux. Il observe ceux qui se succèdent, et les dépeint à grands traits, souvent les apostrophe vivement, court à eux, les dépouille de leurs deguisemens et va droit à l'homme qu'il montre nu, petit, hideux et dégénéré. *On voit dans Tacite la douleur de la vertu, dans La Bruyère son impatience.* L'auteur des *Caractères* n'est pas ou indifférent *comme Montaigne, ou froidement détracteur* comme La Rochefoucauld ; c'est l'homme, son frère, qu'il trouve ainsi avili, et duquel il dit avec un regret douloureux : " il devait être " meilleur."

Quant à Vauvenargues, M. Thiers estime que seul, il a donné une doctrine complète sur l'homme, sa nature et sa destination ; et, si c'est la beaucoup dire, il montre du moins que, sans nier le mal, et sans se l'exagérer non plus, Vauvenargues, dans son optimisme pratique, a considéré le monde comme un vaste tout où chacun tient son rang, et la vie comme une action où, à travers les obstacles, la force *humaine a pour but de s'exercer. Ces premières* pages de M. Thiers sont d'un heureux augure : elles attestent déjà un auteur qui pense par lui-même et qui n'a nullement besoin de déclamation ; elles n'ont pas d'effort, et elles ont de la portee.

Écrire comme on pense, *modeler son style sur les choses*, les *bons esprits en viennent* là d'ordinaire en avançant, mais M. Thiers ne conçut jamais d'autre théorie, même à ses débuts, même en ce concours académique. Cette absence complète de rhétorique vaut la peine d'être notée.

Un autre point qui ne mérite pas moins de l'être, c'est cette prédilection déclarée pour l'*action*, qui se retrouvera dans toutes les circonstances de la vie et dans toute l'habitude de la pensée chez M. Thiers. Ainsi, après avoir montré Vauvenargues jeté dans les camps presque au sortir de l'enfance, perdant la santé, mais se trempant l'âme dans les fatigues et, *pour tout dire, étudiant ses semblables du* sein des glaces de Moravie :

" Qu'apprit-il durant ces cruelles épreuves ? . . . . Que l'homme est malheureux et méchant, que le génie est un don nuisible et Dieu une puissance malfaisante !. . . . Certes, beaucoup de philosophes, sans souffrir, ont avancé pire, et Vauvenargues, qui souffrait cruellement, n'imagina rien de pareil. Le monde lui parut un vaste ensemble où chacun avait sa place, et l'homme un agent puissant dont le but est de s'exercer ; il lui sembla que, puisque l'homme est ici-bas pour agir, plus il agit, plus il remplit son but.

" Vauvenargues comprit alors les ennuis de l'oisivité, les charmes du travail, et même du travail douloureux ; il conçut un mépris profond pour l'oisivité, une estime extrême pour les actions fortes. Dans le vice même, il distinguait la force de la faiblesse, et, entre Sénécion, vil courtisan sous Néron, et Catilina, monstrueux ennemi de sa patrie, il préférait pourtant le dernier, parce qu'il avait agi. . . ."

Et encore :

" Le monde, suivant Vauvenargues, est ce qu'il doit être, c'est-à-dire fertile en obstacles, car, pour que l'action ait lieu, il faut des difficultés à vaincre, et le mal est ainsi expliqué. *La vie enfin est une action*, et, quel qu'en soit le prix, l'exercice de notre énergie suffit pour nous satisfaire, parce qu'il est l'accomplissement des lois de notre être. Telle est en substance la doctrine de Vauvenargues. On le nomme un génie aimable, un philosophe consolant ; il n'y a qu'un mot à dire : il avait compris l'univers, et l'univers bien compris n'est point désespérant, mais offre au contraire de sublimes perspectives."

Je n'ai pas craint de citer, parce que tout l'instinct de l'homme se révèle déjà dans ses premiers écrits, et que, si l'on a sans doute un peu au-delà de Vauvenargues dans ce besoin d'action si caractérisé, on a déjà *beaucoup* de M. Thiers. C'est bien le même qui, dix ans plus tard, dans un admirable article sur les *Mémoires* de Gouvion Saint-Cyr (1), après avoir montré, à la louange des grands capitaines, que penser fortement, clairement, non pas au fond de son cabinet, mais au milieu des boulets, est, *à coup sûr*, l'exercice le plus complet des facultés humaines, c'est lui qui ajoutera en des termes tout-à-fait semblable : " Ceux " qui ont rêvé la paix perpétuelle ne con- " naissaient ni l'homme ni sa destinée ici bas. " Qu'il soit ou ne soit pas destiné au bonheur, " il est certain du moins que jamais la vie ne " *lui est plus supportable que lorsqu'il agit* " fortement ; alors il s'oublie, il est entraîné, " et cesse de se servir de son esprit pour dou- " ter, blasphémer, se corrompre et mal faire."

M. Thiers n'a jamais manqué, à l'occasion, de se prononcer contre cette disposition d'esprit si commune de nos jours, qui consiste à se *replier sur soi, à s'analyser, à raconter ses* propres émotions au lieu de chercher à s'en procurer de nouvelles ou d'en produire chez d'autres ; il appelle cela le genre *impressif* et le croit contraire à la destinée naturelle de l'homme, laquelle est plutôt dans le sens *actif*. Il admirait, lui, dans ce dernier sens.

Vers le même temps où se mettait en marche ce jeune esprit, assurément le moins rêveur, un autre grand talent se déclarait aussi, qui semblait, au contraire, appelé à donner à la moderne rêverie et au monde intérieur son expression la plus suave et la plus ample, la plus enchanteresse et la plus harmonieusement sensible. M. de Lamartine, tel que ses premières œuvres le révélaient, et que rien depuis ne l'a pu effacer encore, était le plus sublime des rêveurs, de ceux qui exhalent et qui chantent leur âme. L'un et l'autre se trouvaient si éloignés à leur point de départ, qu'ils semblaient vraiment ne devoir jamais se croiser. Nous les verrons, au commencement de 1830, s'aborder, se saluer une première fois avec une courtoisie toute chevaleresque, en attendant que plus tard il se rencontrent face à face, la haute rêverie prétendant à n'en plus être et aspirant à l'action. Quoi qu'il en soit, tous les deux ils représentent, comme deux chefs, les *deux grands instincts* et les deux *principaux* courans de ce siècle, duquel on a pu dire tour à tour qu'il est un siècle d'action et un âge de rêverie ; une époque vague, sceptique, et une époque positive. Ce parallèle, on le sent, avec ses contrastes, avec ses contacts aussi, serait fécond, mais délicat à poursuivre ; nous le posons seulement, et nous passons.

M. Thiers était nouvellement arrivé à Paris en septembre 1821. Nous avons la date précise dans une page d'*album* écrite de sa main sous ce titre : *Arrivée d'un jeune méridional à Paris* ; c'est une description de ses premières et confuses impressions à une première vue, c'est sa satire à lui des *Embarras de Paris* :

" Bientôt courant dans les rues, l'impatient étranger ne sait où passer. Il demande sa route, et tandis qu'on lui répond, une voiture fond sur lui ; il fuit, mais une autre le menace. Enfermé entre deux rues, il se glisse et se sauve par miracle. *Impatient* de tout voir, et avec la meilleure volonté d'admirer, il court çà et là. Chacun le presse, l'excite, en lui recommandant un objet ; il voit pêle-mêle des tableaux noircis, d'autres tout brillans, mais qui offusquent de leur éclat ; des statues antiques, mais dévorées par le temps ; d'autres conservées et *peut-être belles, mais point estimées* par un public superstitieux ; des palais immenses, mais non achevés ; des tombeaux qu'on dépouille de leur vénérable dépôt, ou dont on efface les inscriptions ; des plantes, des animaux vivans ou empaillés ; des milliers de volumes poudreux et entassés comme le sable ; des tragédiens, des grimaciers, des danseurs. Au milieu de ces courses, il rencontre une colonnade, chef-d'œuvre de grandeur et d'armonie . . . . C'est celle du Louvre. . . . Il recule pour pouvoir la contempler, mais il heurte contre des huttes sales et noires, et ne peut prendre du champ pour jouir de ce magnifique aspect. On déblaiera ce terrain, lui dit-on, etc., etc. —Quoi ! se dit l'enfant nourri sous un ciel toujours serein, sur un sol ferme et sec, et au milieu des flots d'une lumière brillante, c'est ici le centre des arts et de la civilisation ! Quelle folie aux hommes de se réunir ainsi dans un espace trop vaste pour ceux qui ont à le parcourir, trop étroit pour ceux qui doivent l'habiter ; où ils fondent les uns sur les autres, s'étouffent, s'écrasent, avec la boue sous les pieds et l'eau sur la tête ! etc., etc."

Patience ! lorsque M. Thiers sera un jour ministre de l'intérieur ou des travaux publics, il saura mettre ordre à cela. Il serait piquant d'écrire, en regard de cette page de jeunesse, le résumé de son budget de ces années (1832-1834) concernant les embellissemens de Paris.

SAINTE-BEUVE.

—*Revue des deux Mondes.*

(*A continuer.*)

(1) Revue Française, novembre 1829.

JOURNAL DES DAMES.

LA CHANTEUSE INCONNUE.

Lablache, le gros Lablache, le bon, le spirituel Lablache est, comme chacun le sait, l'enfant chéri des Anglais. Les uns disent que sa rotondité n'a pas peu contribué à lui valoir les suffrages de John Bull ; moi je crois que son charmant caractère, que sa malicieuse gaîté ont eu la plus grande part à revendiquer dans cette victoire.

En l'an 1839, Lablache avait pour élève un jeune cavalier italien, charmant homme à la barbe blonde, à l'œil d'azur, tout embarrassé de ses vingt ans et de son million de rentes. Si vous l'eussiez vu au piano, chantant l'air de *la Somnambula*, vous l'eussiez pris pour quelque pâle lady bien tendre, mélancolique, tant sa peau était blanche et sa voix féminine.

Un jour, signor Giovanilli entra chez Lablache. Il était sombre et pensif.

—Qu'avez-vous ? lui dit le chanteur, êtes-vous malade ? n'avez-vous pas pu faire en pleine voix l'étude que je vous ai donnée ? héritez-vous d'un million de plus dont vous ne savez que faire ?

—Non, répliqua hautement Giovanilli, rien de tout cela ne m'inquiète.

—Qui vous rend donc aussi taciturne ?

—Je m'ennuie.

—Vous vous ennuyez ! vous, le seigneur le plus riche et le plus jeune de l'Italie ! vous qui possédez un château dont les créneaux touchent le ciel et dont les pieds se baignent dans les flots bleus de l'Adour !

—La richesse ne fait pas le bonheur. Le cœur que rien n'occupe est bientôt glacé.

—*Per Bacco !* monseigneur, ce ne sont pas les bonnes fortunes qui doivent manquer ; depuis huit jours que vous êtes à Londres, n'avez-vous pas encore une passion au cœur ?

—Une passion ? comment voulez-vous qu'elle me soit venue. Je ne connais pas un mot de la langue anglaise, je n'ai d'amis que vous, et pas, vous le dirai-je, ce n'est *point une femme* que je cherche pour occuper mon cœur.

—Que cherchez-vous donc, monseigneur ?

—Un ange, une créature tout environnée de mystère, que je puisse aimer de loin, comme on aime le soleil aux rayons d'or, ce brillant lumineux de la couronne céleste... Je voudrais que mon esprit s'occupât d'elle à son insu, que mon âme lui fût dévouée d'un dévoûment tout fraternel, pur comme celui des chérubins.

—Je comprends, mon poète, vous voulez un amour sans espoir.

—Je veux, reprit le mélancolique Italien, que jamais mes illusions ne puissent s'évanouir ; je veux que celle à qui je vouerai cette adoration muette ne sorte jamais, semblable aux anciens augures, du voile mystérieux qui la couvrira ; car, hélas ! à toute beauté terrestre il faut la perspective... la perfection n'existe pas.

—Ma foi, monseigneur, je vous souhaite bonne chance pour cette vision couleur de rose que vous cherchez.

Pendant que Lablache achevait ces mots, signor Giovanilli feuilletait des albums épars sur la table du salon.

—Oh ! *mio caro*, s'écria-t-il tout à coup, quel délicieux livre !

Le jeune rêveur venait de découvrir un album charmant en effet, gaufré, garni de velours et d'or, avec un fermoir d'une ciselure ravissante. Quatre rubis d'une eau magnifique brillaient aux quatre coins, et une odeur délicieuse s'exhalait de ses *feuillets glacés ; c'était un délicieux* encens de myrrhe, de résédas et de violette.

Sur la première page on lisait, écrit par une main de femme, ces mots :

Al mio maestro di musica.

—Par saint Georges, dit le comte, de qui tenez-vous ce bel album !

—D'une de mes élèves.

—Son nom ?

Lablache réfléchit.

—Son nom, je ne puis le dire.

—Quelle folie, pourquoi une semblable prudence !

—Monseigneur, je ne dois pas dévoiler sans permission le nom de mes élèves, surtout à un étourdi de votre âge, beau papillon amoureux de toutes les roses.

—Votre discrétion exalte davantage mon esprit. Est-elle jolie ?

—Oh ! pour cela. . . . charmante !

—Ses cheveux ?

—Blonds.

—Ses yeux ?

—Bleus.

—Est-elle grande ?

—Oui, sa taille est majestueuse ; elle a des dents admirables, et un esprit ! . . . . une grâce charmante !

—Mais est-elle mariée ?

—Non, elle est libre.

—Alors, je veux la voir, lui faire ma cour, et si elle me plaît. . . .

—Vous l'épouseriez ?

—Sans doute.

—Folie ! elle est sans cesse tenue par de grands parens. Ils ne vous la donneraient jamais.

—Vous croyez ?

—J'en suis sûr. Il y a des obstacles insurmontables.

—Oh ! faites-la moi voir une fois, une seule fois.

—Et, si je consentais à vous la montrer, me jureriez-vous de ne jamais chercher à l'aborder ? de vous contenter de cette adoration muette dont vous parliez tout à l'heure ?

—Je le jure, et, pour preuve, demain je quitte Londres.

Le soir, Lablache mena le comte à un magnifique concert. Quand ils entrèrent, la fête était commencée. La salle était garnie de toutes parts. Tout le monde regardait une jeune femme blonde fort simplement mise, car elle n'avait sur la tête qu'une couronne de bleuets.

—La voilà, dit Lablache.

—*O bell' alma in amorata !* exclama l'Italien.

Et toute la soirée il resta en extase.

Le lendemain il partit de Venise.

Un an après, il retrouva Lablache à Paris.

—Eh bien, lui dit-il, mon inconnue.

—Vous y pensez donc toujours !

—Toujours ; c'est un beau rêve que je vois quelquefois en dormant. Alors mon imagination la revêt des plus riches parures, elle la couvre de pourpre, elle lui met sur le front une couronne de diamans. Est-elle toujours votre élève ?

—Toujours ; c'est une cantatrice distinguée ; mais depuis que je ne vous ai vu on l'a établie... elle s'est mariée.

—Elle est mariée ! dit le gentilhomme avec un soupir ; c'est dommage ; une jolie femme fraîche et vaporeuse comme elle devrait être comme la fleur précieuse, si chère au botaniste qu'il n'ose même pas la toucher.

—Vous êtes toujours poëte, monseigneur ?

—Est-ce ma faute si le siècle ne l'est plus ? La poésie, c'est l'amour du beau, c'est le respect pour les grandes choses, c'est la plus éloquente de toutes les prières, l'union de l'esprit et du cœur.

Le prince italien resta l'hiver à Paris. Souvent il parla de la chanteuse inconnue, souvent il posa dévotement ses lèvres sur les feuilles de son album ; mais, hélas ! tout rêve a sa fin. Le positivisme, cet enfant sérieux et commentateur qui se fortifie de chaque illusion détruite, se glissa dans son âme. Il retourna en Italie et y épousa une brune princesse qui avait pour dot dix châteaux et cent lieues de terre, comme les princesses des contes des fées.

L'an dernier, pourtant, le prince, voulant secouer ses habitudes bourgeoises, fit voir à sa femme la France. En traversant Eu pour se rendre à Paris, il vit la foule assemblée. Des cris de joie retentissaient dans les airs, les fanfares guerrières faisaient résonner les échos. Au milieu d'un monde de princes, de grandes dames. . . . il aperçut une jeune femme qu'il reconnut de suite.

—Grand Dieu ! s'écria-t-il, c'est elle, l'élève de Lablache, ma chanteuse inconnue !

—Qu'avez-vous, monseigneur, demanda sa femme inquiète !

—Rien, mon ange ; rien, sur mon honneur.

Puis s'approchant d'un officier :

—Monsieur le capitaine, lui dit-il d'une voix tremblante, pourriez-vous me dire le nom de cette dame ?

—Celle qui a une robe rose et un chapeau de crêpe blanc ?

—Précisément.

—Monsieur, répondit le capitaine au prince atteré, ôtez donc votre chapeau, celle que vous *regardez se nomme Victoria, reine d'Angleterre.*

LADY LÉA SEPSEL.